



# Savons-nous si les civilisations disparaissent?

Livia Vitenti  
Université de Montréal

## Introduction

Les réflexions de Jared Diamond sur l'effondrement des sociétés (2006[2004]) ont suscité une réaction forte chez bon nombre de chercheurs et de penseurs, dont John R. McNeill (2005) et Clifford Geertz (2005). Bien que son ouvrage, *Effondrement: Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* (2006[2004]), soit centré sur la dimension écologique des phénomènes d'effondrement des sociétés, il fait néanmoins écho à un autre discours, très courant au Brésil, le lieu où j'ai entrepris mes recherches anthropologiques, où il est question de déclin, dans ce cas-ci le déclin ou la mort des cultures autochtones. Cet argument, de plus en plus prévalant actuellement, associe les changements sociaux provoqués par l'incorporation ou par l'imposition de phénomènes externes à la perte ou à la transformation brutale de la culture, ainsi qu'à la fin même des sociétés autochtones<sup>1</sup>.

Or, mes recherches et expériences personnelles auprès du peuple autochtone Guarani Kaiowa, qui habite l'extrême sud du Mato Grosso

---

<sup>1</sup> Ce discours provient surtout de certains propriétaires terriens au Brésil qui veulent remettre en question le droit des autochtones à revendiquer la préservation de leurs territoires au nom de leur patrimoine culturel en semant le doute sur l'existence même de ce patrimoine. J'y reviendrai plus loin dans ce texte.

do Sul, au Brésil et ma lecture des ouvrages d'Antônio Brand (1993, 1997), l'un des grands spécialistes des Guarani Kaiowa, me portent à remettre en question la tendance catastrophiste qui transparait dans ces discours, qu'ils soient d'ordre écologique ou culturel. Ainsi, avant de discuter de la disparition des sociétés, il importe donc de préciser de quelle disparition il s'agit et de savoir si la société en question a bel et bien disparu.

Dans cette perspective, l'objectif de ce texte est d'initier une réflexion sur le ton catastrophiste qu'adopte Diamond dans son ouvrage (2006[2004]). L'argument que je tenterai de développer ici est inspiré en partie de la critique que fait Geertz de Diamond et d'autres auteurs comme Posner (2004), dont les thèses sur l'effondrement des sociétés s'inscrivent, selon Geertz, dans une même perspective forcément réductrice :

What is most striking about Diamond's and Posner's views of human behaviour is how sociologically thin and how lacking in psychological depth they are. Neither the one who seems to regard societies as collective persons, minded super-beings intending, deciding, acting choosing, nor the other for whom there are only goal-seeking individuals, perceiving and calculating rational actors not always rational, has very much to say about the social and cultural contexts in which their disasters unfold. [...] What happens to them (individuals) happens in locales and settings, not in culturally and politically configured life-worlds - singular situations, immediate occasions, particular circumstances (Geertz 2005:9).

Comme l'a souligné Geertz, afin de comprendre les phénomènes de déclin, il est nécessaire d'analyser de façon globale toutes les dimensions d'une société. Or, le catastrophisme qui traverse une grande partie des discours écologistes tend, d'une part, à négliger la dimension identitaire des phénomènes d'effondrement. D'autre part, il occulte l'enjeu économique qui se profile derrière les discours sur la protection de l'environnement.

Ce sont précisément ces deux dimensions que je tenterai d'explorer de manière plus approfondie dans ce texte en m'inspirant de la situation des Guarani Kaiowa au Brésil. Sur le plan identitaire, je soutiens que toute transformation à l'échelle de la civilisation n'aboutit pas nécessairement à une disparition totale de la société concernée, mais implique plutôt une perte sur le plan de l'identité sociale et culturelle. Sur le plan économique, il me semble que les défenseurs du discours écologiste gagneraient à revoir la conception capitaliste du travail et à différencier la notion de « développement » de la notion de « croissance » économique afin d'offrir une alternative réaliste à l'ordre actuel des choses. Mais avant d'aller plus loin, il me semble pertinent de présenter brièvement la situation au Brésil et le cas du peuple Guarani Kaiowa.

## **Le Brésil et les Guarani Kaiowa**

Le Brésil, malgré l'énorme diversité ethnique présente au sein de son territoire, est un pays hanté par des manifestations de discrimination et de haine raciale. Même si quelques intellectuels brésiliens, comme Gilberto Freyre, ont déjà affirmé qu'il existe une « démocratie raciale »

au Brésil (Freyre 1974[1952]), en réalité cette théorie est peu convaincante si l'on considère les préjugés extrêmes qui continuent à être entretenus contre les peuples autochtones et contre les Noirs par une population « blanche » (i.e. non autochtone) qui refuse toujours de céder la moindre part de son hégémonie.

Ainsi, afin d'avoir une meilleure compréhension de la situation des Guarani Kaiowa, il faut d'abord se pencher sur l'histoire actuelle et situer les luttes et les résistances à la disparition au Brésil dans le contexte de ces tensions raciales qui sont presque quotidiennes : soit dans l'autobus, dans les supermarchés, dans les magasins, soit dans les réserves mêmes, lorsque les grands propriétaires terriens envoient des policiers pour les intimider.

Malheureusement, les médias brésiliens ne contribuent pas plus que les policiers à la lutte contre la haine ethnique. Au contraire, les moyens de communication locaux tendent à nourrir les préjugés au sein de l'opinion publique. De plus, lorsque des segments de la population cherchent à comprendre les autochtones, leur style de vie, leurs besoins économiques, politiques et leurs mondes symboliques, c'est moins à travers une approche scientifique ou analytique, mais plutôt à partir d'un ensemble d'informations dérivées du sens commun.

Ainsi, pour revenir au sujet de l'effondrement ou de la disparition, depuis quelques années, le conflit entre les propriétaires terriens et la population autochtone ne cesse de s'aggraver. D'une part, les propriétaires tentent d'acquérir plus de pouvoir sur le plan politique au sein de l'État brésilien afin d'obtenir plus de territoires. De l'autre, les autochtones multiplient leurs revendications pour récupérer leurs territoires traditionnels. Dans une situation où la possibilité d'un effondrement est envisageable, tant sur le plan écologique et du développement durable (l'expropriation et l'exploitation des territoires) que sur le plan socioculturel (la perte d'un des piliers de l'identité autochtone, laquelle est intimement liée aux territoires traditionnels), une analyse de ce conflit permet de mettre en lumière les dimensions identitaires et économiques des phénomènes d'effondrement.

## « L'hyper-catastrophisme » de Diamond

Comme je l'ai mentionné brièvement dans l'introduction, ces dimensions ne sont pas toujours mises de l'avant dans les discours écologistes. Ceux-ci tendent plutôt vers un certain catastrophisme. C'est en fait une attitude omniprésente dans les chapitres de l'ouvrage, *Effondrement : comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, de Jared Diamond (2006[2004]). Les médias, en particulier, mais aussi plusieurs théoriciens du champ de l'écologie ou de la géographie, entre autres, contribuent à ce catastrophisme en propageant le discours selon lequel le changement climatique en cours, notamment le réchauffement global, serait la manifestation d'une nature qui se révolte contre l'artificialité croissante de l'environnement créé par les êtres humains. Ainsi, ouragans, cyclones, tornades, inondations et sécheresses témoigneraient d'une nature qui, en réponse à l'agressivité des hommes, les subjugué. Néanmoins, une

lecture critique de ce livre me porte à conclure qu'en réalité, les humains, les non humains, l'atmosphère, les océans s'intègrent dans un système extrêmement complexe.

En m'éloignant quelque peu de cette tendance catastrophiste, je soutiens qu'il est au contraire « naturel » de transformer l'environnement. En fait, toutes les espèces vivantes, lorsqu'elles consomment et récupèrent des ressources naturelles non renouvelables, et dont la quantité est limitée, participent inévitablement à la transformation de leur environnement. De manière plus globale, si la transformation perpétuelle est une caractéristique fondamentale de la nature, il serait plus pertinent de réfléchir, me semble-t-il, à la manière dont l'action de l'homme contribue à accélérer ou à provoquer ces transformations.

Selon Diamond, la dégradation de l'environnement est due, entre autres, à la déforestation et à la destruction de l'habitat, à la mauvaise exploitation du sol (l'agriculture), à la médiocre gestion de l'eau, à la chasse et à la pêche excessives, à l'introduction d'autres espèces qui nuisent aux espèces indigènes et à l'augmentation *per capita* de l'impact de la croissance démographique (Diamond 2006[2004]). À ce-ci, la société industrielle a ajouté d'autres facteurs de dégradation de l'environnement, notamment les changements climatiques provoqués par l'homme, l'accumulation de produits chimiques toxiques dans l'environnement et le manque d'énergie (ibid.).

Diamond insiste sur le caractère inévitable de ces menaces, dont les conséquences, affirme-t-il, ne tarderont pas à affecter toute la planète dans les prochaines décennies : le risque est croissant et si des contre-mesures ne sont pas mises en place, les sociétés et leurs environnements sont condamnés à l'effondrement (Diamond 2006[2004]). Toutefois, l'auteur résiste au scénario apocalyptique de l'extinction de la civilisation industrielle ou même de l'humanité. Selon lui, l'effondrement peut prendre plusieurs formes, comme la dissémination mondiale de maladies ou de guerres provoquées par le manque de ressources naturelles.

Plusieurs sociétés ont, dans le passé, affronté les effets néfastes de la déforestation. Face à ce problème, certaines sociétés, comme les habitants des hautes terres de la Nouvelle Guinée, du Japon, de Tikopia ou encore de Tonga, ont développé de nouvelles méthodes de gestion forestière relativement réussies, tandis que d'autres ont échoué et se sont effondrées, souligne Diamond (2006[2004]). Ces résultats variés sont issus, en partie, des valeurs culturelles, des intérêts économiques, de la structure sociale et de l'organisation politique des sociétés. Pour Diamond, les sociétés peuvent être plus ou moins disposées ou plus ou moins capables de percevoir la dégradation de l'environnement et d'essayer de la freiner, voire de l'inverser. Néanmoins, on ne peut pas affirmer, selon moi, que toutes les sociétés sont prédestinées à l'échec et à l'effondrement à cause de la dégradation de l'environnement ni qu'elles sont intégralement responsables de leur destin. Par contre, on peut chercher à comprendre l'argumentation de Diamond lorsqu'il affirme que certaines sociétés sont plus susceptibles de s'effondrer que d'autres.

Certains groupes humains peuvent notamment se piéger eux-mêmes en utilisant plus de ressources environnementales que nécessaire, ce qui me ramène au sujet de la relation entre les « Blancs » et les autochtones du Brésil. Les grands propriétaires terriens au Brésil tendent à être plus préoccupés par la conquête d'un plus grand nombre de terrains que par la conservation ou la préservation de la nature ou par le maintien des identités autochtones.

En effet, ils utilisent sans mesure les ressources parce que celles-ci semblent être inépuisables. Cette impression est renforcée par des taux de réduction ou de dégradation inconstants qui sont pourtant trompeurs. Par conséquent, il est très difficile de sensibiliser la population générale à l'enjeu environnemental, même lorsque la situation atteint un point critique, celle-ci s'étant habituée graduellement aux transformations pourtant importantes qui ont marqué l'environnement. Les paysages que l'on voit quotidiennement vont en se modifiant – des maisons, des bâtiments, des magasins ou des garages apparaissent; des arbres sont élagués, des fleurs sont plantées, des lampadaires et des antennes surgissent, etc. Tout se multiplie. Cette question, si complexe, pose un défi important pour les écologistes : si les changements se produisent lentement, ceux-ci et la population en général courent le risque de ne pas les remarquer.

Diamond souligne que les problèmes environnementaux qui semblent difficiles à gérer aujourd'hui l'étaient encore plus auparavant. En fait, les sociétés qui se sont effondrées n'avaient rien de stupides ou de primitives, affirme-t-il (Diamond 2006[2004]). En revanche, l'auteur reconnaît que les différences de temps, de lieu et de contexte entre le monde moderne et les sociétés du passé ne permettent pas toujours d'appuyer l'analyse des enjeux contemporains sur les expériences vécues par ces sociétés. Certes, il existe aujourd'hui une technologie puissante et les sociétés se sont globalisées, ce qui implique un ensemble de phénomènes nouveaux, qui sont à la fois négatifs et positifs. La médecine moderne sauve des millions de vies, bientôt elle en sauvera des milliards. La population mondiale ne cesse de s'accroître, menaçant ainsi de dépasser la capacité de la Terre. Il me semble toujours possible d'apprendre du passé, mais seulement si l'on sait évaluer prudemment ses leçons.

À l'instar des sociétés du passé qui devaient faire face aux problèmes environnementaux, les sociétés contemporaines sont confrontées à des choix et à des décisions qui mettent en jeu le futur de la planète et de l'humanité. Il est d'autant plus important de relever ce défi, étant donné que les générations futures hériteront d'un environnement déjà dégradé qui leur imposera sans doute des normes et des modes de vie davantage contraignants que ceux de leurs prédécesseurs (Tainter 1988).

Dans l'ouvrage de Diamond (2006[2004]), apparaît de façon implicite l'idée qu'il est téméraire de confier aux seules technologies la capacité de sauver le monde. On peut disposer d'un appareillage technologique sophistiqué, pour son temps, et s'effondrer. Aussi, ne peut-on attendre l'initiative des industries, des entreprises d'exploitation ou du gouvernement. Selon Diamond, c'est le public lui-même qui devrait assumer la responsabilité de changer son attitude ainsi que celle des

acteurs principaux impliqués dans l'enjeu environnemental (Diamond 2006[2004]).

## Disparaître?

Ayant brièvement exposé la réflexion de Diamond sur les transformations vécues par notre monde actuel, en comparaison aux peuples ayant « disparu », il me paraît intéressant d'ouvrir le débat sur l'effondrement en y incluant les enjeux identitaires autour desquels se construisent les sociétés.

L'identité, faut-il le rappeler, n'est pas la simple somme d'éléments tels que la langue, les vêtements et la peinture corporelle. L'identité relève d'une reconnaissance collective, une reconnaissance issue des relations interpersonnelles qui se développent même avec ceux ne partageant pas le même système culturel. On ne peut donc limiter l'idée ou la constatation d'un phénomène d'effondrement à ces seuls éléments ni évacuer de l'analyse de l'effondrement d'une société donnée ce qui va de pair avec sa construction, notamment l'identité.

L'un des principaux problèmes de l'approche privilégiée par Diamond, c'est qu'il aborde les sociétés en les isolant, les ayant *a priori* conçues comme des tous uniques. Ainsi, je suis portée à partager les réticences de McNeill (2005), quand il se pose la question de la possibilité d'un réel effondrement ou disparition. Comme je tenterai de le démontrer un peu plus loin, les individus et les sociétés ne sont ni cristallisés, ni fixés dans le temps. Les deux se transforment, soit à travers des influences externes ou à cause de facteurs internes. De tels changements s'opèrent car il existe un processus d'adaptation partagé par tous les êtres vivants de la planète Terre et, de ce fait, par les êtres humains également. McNeill explicite son argumentation à travers le cas de l'île de Pâques :

Sometimes between about A.D. 400 and 900, a group of Polynesian colonists discovered Easter Island, which was previously uninhabited. They learned how to make its unfamiliar environment yield sustenance, and their population grew to somewhere (estimates are controversial) between 6,000 and 30,000. [...] Gradually, Easter Islanders completely deforested their small island, which on their arrival had featured twenty-one species of trees. They used wood for all the ordinary purposes, but also for building slipways on which to slide giant statues several miles from quarries to the island's coast. Once the forest was gone, Easter Islanders lost the ability to build canoes and fish at sea, lost their fuelwood supply and some of their food (eg., palm, nuts), and lost most of their soil. They also lost additional food sources when eventually all their land birds and most of seabirds went extinct. After about 1400, Easter Islanders increasingly experienced a brutal fraying of the social fabric and a sharp population decline, down to 2,000 or so. This unhappy saga has struck many people as a useful microcosmic parable for planet Earth (McNeill 2005:181).

Ainsi, les éléments autour desquels se construit une société, qu'ils soient environnementaux, politiques, religieux ou économiques, sont fréquemment discontinus, non linéaires et jamais égaux. Ces éléments et leurs relations complexes sont, à leur tour, intimement liés à la notion d'identité. Cette relation incite à une réflexion plus précise sur l'identité sociale et culturelle lorsqu'il est question de la possibilité de disparition des sociétés.

Il me semble pertinent d'approcher la désintégration d'un groupe social donné et les facteurs déclencheurs de celle-ci comme un processus de transfiguration qui provoque l'apparition d'une autre disposition cognitive chez celui-ci et chez les individus qui le composent. Restons avec l'exemple des Guarani Kaiowa. D'une part les préjugés d'ordre racial et économique ont contribué à la dégradation de la qualité de vie de ce peuple et ils menacent de détruire son environnement et son rapport à la terre ce qui peut entraîner la déstabilisation de ses structures sociales et la perte de son identité. D'autre part, la résistance des Guarani Kaiowa à ces préjugés contribue au maintien de l'identité autochtone et à sa reconstruction en fonction des enjeux contemporains, notamment la revendication des territoires tant pour des raisons identitaires, que pour des raisons économiques et écologiques. Aujourd'hui, les Guarani Kaiowa semblent privilégier la voie « diplomatique » dans la résolution de ces conflits, contrairement à d'autres groupes autochtones de la même région, comme les Terena, qui ont adopté une posture plus combative. La stratégie des Guarani Kaiowa marque un autre virage dans leur lutte contre la disparition. Ainsi, la transformation de leur identité autochtone à travers l'adoption d'une nouvelle méthode de revendication se présente comme une stratégie de survivance.

Cela étant dit, il faut également se demander si le chiffre indiquant les heures et les années pendant lesquelles les individus et les groupes ont partagé une même culture relativement stable sur le plan des transformations sociales constitue vraiment le bon thermomètre pour mesurer une perte d'identité ou la disparition d'une société ou si cette apparente cohérence et stabilité est une indication positive. Pour certains penseurs dans ce domaine d'études, l'ajout d'éléments qui n'appartiennent pas initialement à la culture de l'individu ou du groupe étudié ou encore la méconnaissance de certains éléments de la culture à laquelle on est censé appartenir, sont perçus comme autant d'indications d'une perte d'identité.

Chaque société est singulière, se reproduisant et se manifestant sous des formes différenciées d'expérience sociale. Les sentiments et les expériences vécus par la collectivité sont mutables et en constant processus de transformation. Ils ne sont pas stables ou cristallisés dans le temps. Par conséquent, il est difficile d'affirmer, me semble-t-il, la disparition totale d'une société, malgré les exemples que l'histoire peut offrir. Il est sans doute plus pertinent de parler de changements, parfois extrêmes, que de parler d'effondrement, ainsi que d'une perte sur le plan identitaire sans que cela implique la disparition de la société en tant que telle puisque l'identité se reconstruit continuellement.

Certes, l'approche ethnographique qui préconise l'analyse des coutumes considérées comme étant « exotiques » en les situant dans le contexte des sociétés étudiées – toujours en essayant de réduire l'influence que peuvent exercer les paradigmes de notre science, en tant qu'anthropologues – fait partie d'une orientation épistémologique. Néanmoins, à travers la lentille du catastrophisme, il est presque impossible de ne pas imposer sur les faits et les événements étudiés un regard marqué à l'avance par une conception pré-établie de la disparition totale.

## L'idée de catastrophe doit être liée à l'économie

Bien que les critiques de Diamond soient pertinentes, il existe d'autres aspects de grande importance qui méritent d'être examinés, notamment l'aspect économique relié à l'environnement. Dans le cas du Brésil, les stratégies adoptées par les propriétaires terriens en dépit des revendications autochtones et des risques d'une détérioration irréversible des ressources naturelles sont intimement liées à des projets individuels et collectifs d'accumulation de capital et à l'exploitation de territoires au nom de la croissance économique.

Partout dans le monde, le débat sur l'environnement se fait sur l'horizon d'un conflit entre croissance économique et protection de l'environnement. Sur une planète possédant des limites claires et définies, il est évident que la poursuite de la logique du développement (non durable) entraînera inévitablement la diminution des espaces environnementaux. Plus d'étalement urbain signifie moins de champs pour les paysans. Plus de soya dans l'Amazonie implique moins de forêts. Plus on consomme le pétrole aujourd'hui, moins il y en aura pour les générations à venir. Plus d'usines industrielles signifie moins de ciel propre. Impossible d'échapper à ces banales vérités. Pourtant, le discours qui propage la nécessité de la croissance économique – pour en terminer avec la pauvreté, réduire le chômage, etc. – est répété invariablement par les politiciens, les médias et les entrepreneurs. Le conflit qu'un tel discours engendre entre économie et environnement est occulté. Ou bien, lorsqu'il est reconnu, les défenseurs de la croissance répliquent que le développement existe justement pour surmonter toutes ces difficultés.

En vérité, il n'est pas facile de faire un demi-tour dans le monde contemporain quand les implications environnementales signifient contrôle et limitation de la croissance économique. Pourtant, les limites de la croissance, quelque soit la société, sont déterminées en grande partie par des facteurs biophysiques liés à la capacité même de la nature environnante. Mais la croyance ou cosmovision dominante refuse de reconnaître ces limites. On ne peut qu'attendre pour savoir laquelle des visions de l'humanité et de la Terre se réalisera : celle qui est fondée sur le progrès avant tout comme destin et solution ou celle des catastrophistes. Ces derniers, en fait, acceptent les limites et, si l'on adhère à leurs recommandations, disent-ils, certaines catastrophes ne seraient plus si inévitables, comme le souligne Diamond (2006[2004]).

Ainsi, pour revenir à l'analyse de ce dernier, il me semble qu'en reconnaissant les limites de notre monde, ou pour être plus précis de l'environnement dans lequel les sociétés sont établies, l'économie peut parfaitement changer de direction et continuer ainsi à se développer sans croître au-delà de ces limites. Il importe donc de distinguer croissance et développement. La première implique une optique qui nie ces limites conduisant les sociétés éventuellement à l'effondrement. En d'autres termes, les coûts de l'obéissance à la thèse des croissances illimitées seront énormes, alors que l'alternative d'un développement durable offre de plus grandes perspectives, parfaitement réalisables.



L'effondrement peut d'ailleurs être considéré comme un élément révélateur des conséquences incertaines de la croissance économique. Dans son analyse de diverses sociétés d'aujourd'hui et d'hier, Diamond identifie une multiplicité de facteurs qui entrent en jeu dans chaque cas (2006[2004]). À travers une approche pluridisciplinaire, il propose des explications sur les dangers de l'effondrement des sociétés modernes, démontrant également les possibilités qu'offre un changement de direction en termes de développement durable.

Dans cette même ligne d'idées, je tiens à signaler ici une observation : aucune société n'a pu jusqu'à présent s'engager dans une croissance économique pendant deux cents ans, que ce soit de façon soutenue ou non. Le phénomène de la croissance moderne depuis la révolution industrielle est unique et nouveau. Pourtant, la civilisation Maya a existé durant 4 000 ans; les peuples autochtones du Brésil étaient là il y a 12 000 ans et sont toujours présents même après l'arrivée des Portugais; les Inuits habitent l'Arctique depuis plus de 2 000 ans. Ces sociétés ont existé et se sont épanouies pendant longtemps sur un même territoire en le transformant et en se transformant aussi, mais sans nécessairement s'effondrer. Toutefois, on doit se demander si ce sera une réalité pour les sociétés riches contemporaines. En tant qu'être humains, nous sommes arrivés au point où il est nécessaire de réviser de façon critique le discours prônant une croissance économique illimitée, afin de chercher des alternatives. Et les alternatives résident dans la critique de la production de biens et l'accumulation de capital. Il faudrait, sans doute, réexaminer l'idéologie capitaliste, particulièrement sa conception du travail et de la croissance économique.

## Conclusion : le retour à la caverne?

Le travail dans les sociétés occidentales a été transformé radicalement. Aujourd'hui il n'est plus seulement un processus de production de la vie matérielle. Le développement technique et technologique permet de penser le travail comme étant « immatériel », « propre » et indépendant de la nature. Une nouvelle asepsie le protège puisque les individus ne semblent plus associer le travail au monde matériel, le transformant idéalement en objet de contemplation et de désir.

Derrière cet idéalisme qui consiste à soumettre la nature à l'arbitraire humain se profile ce que Karl Marx a prédit dans ses *Manuscrits de 1844 : économie politique et philosophie* (1962[1844]) : l'homme se trouve plongé dans la misère de la civilisation quand cette « deuxième nature » s'érige comme un pouvoir indépendant de lui-même.

Dans les grandes villes, le besoin de respirer de l'air pur cesse d'être une nécessité pour le travailleur. L'homme retourne une fois de plus à la caverne pour y vivre, mais maintenant cette caverne est polluée par l'haleine nauséabonde de la civilisation moderne.

Le « non naturel » (ce qui est fabriqué, artificiel) est inscrit dans le monde du travail et aucune représentation nouvelle de la nature ne peut le racheter. Et ce n'est pas le manque de respect envers les lois

connues et méconnues de la nature qui font d'elle un « monstre ». Le monstre est dans la production incessante de la civilisation occidentale, un processus antagonique aux hommes eux-mêmes.

Le scénario que j'ai décrit plus haut est sans doute cauchemardesque, mais est-il exclusif au capitalisme? Non, affirme Diamond. Pour revenir à sa thèse principale sur laquelle j'ai centré ma réflexion dans ce texte, selon lui, plusieurs civilisations ont péri pour avoir établi des relations destructrices avec la nature. Ainsi, il défend l'idée que si les civilisations ont commencé à s'effondrer, c'est parce qu'elles n'ont pas réussi à produire suffisamment de nourriture pour une population croissante dans un environnement ayant déjà été compromis par une mauvaise exploitation de ses ressources. Les sociétés contemporaines, rappelle Diamond, devraient tirer les leçons du passé, en changeant le comportement des individus et des groupes, en premier chef, les gouvernements et les entreprises (2006[2004]).

Or, en essayant de convaincre les populations de la fin prochaine du monde, le virage écologiste que Diamond préconise, pourrait-il vraiment les aider à échapper à cette situation sans tenir compte de la spécificité de chaque société et d'autres enjeux impliqués dans les phénomènes d'effondrement tel que l'identité et l'économie? C'est la question que j'ai tenté d'aborder ici.

Mes recherches et mes expériences personnelles auprès du peuple autochtone Guarani Kaiowa me portent à remettre en question la prémisse catastrophiste de la disparition des sociétés qui tend à négliger ces enjeux. Il convient, selon moi, de considérer plutôt les effets d'une transformation identitaire si forte que les sociétés deviennent éventuellement méconnaissables. Par ailleurs, les ténors du discours écologiste gagneraient, me semble-t-il, à revoir la conception capitaliste du travail et à distinguer la notion de « développement » de l'idéologie de la croissance économique en resituant les deux toujours dans leurs contextes spécifiques afin d'offrir une alternative réaliste à l'ordre actuel des choses.

À cet égard, la perspective universaliste de Diamond est extrêmement problématique de mon point de vue. Je suis portée à croire qu'une nouvelle forme d'appropriation de la nature dépend de nouvelles relations sociales, nouvelles formes de production et d'appropriation de la richesse, et non d'une nouvelle subjectivité devant le naturel, l'immobile, l'inerte et l'idéalisé. Seule une écologie naïve peut imaginer que le capitalisme s'humanise en projetant dans la nature une harmonie qui n'existe pas ni au sein de la nature elle-même, ni entre elle et les êtres humains.

Le temps de la biologie est aussi le temps de la géologie. Il est possible d'envisager la mort de la Terre comme sa naissance, sans l'espèce humaine. Ce qui est extraordinaire, c'est le fait que ce temps, si long, est indifférent aux hommes concrets, historiques.

## **Bibliographie**

Brand, Antônio

1993 O confinamento e seu impacto sobre los Pai-Kaiowa. Dissertação de Mestrado, Pontifícia Universidade Católica do Rio Grande do Sul, Porto Alegre.

1997 O impacto da perda da terra sobre a tradição Kaiowa/Guarani: os difíceis caminhos da palavra. Tese de Doutorado, Pontifícia Universidade Católica do Rio Grande do Sul, Porto Alegre.

Diamond, Jared M.

2006[2004] Effondrement : comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie. Agnès Botz et Jean-Luc Fidel, trad. Paris: Gallimard.

Freyre, Gilberto

1974[1952] *Maîtres et esclaves: la formation de la société brésilienne*. Paris: Gallimard.

Geertz, Clifford

2005 Very Bad News. *The New York Review of Books* 52(5):1-8.

Marx, Karl

1962[1844] *Manuscrits de 1844 : économie politique et philosophie*. Paris: Éditions Sociales.

McNeill, John Robert

2005 Diamond in the Rough: Is There a Genuine Environmental Threat to Security? A review essay of Jared Diamond, *Collapse: How Societies Choose to Fail or Succeed* (New York: Viking, 2004). *International Security* 30(1):178-195.

Posner, Richard A.

2004 *Catastrophe: Risk and Response*. New York: Oxford University Press.

Tainter, Joseph A.

1988 *The Collapse of Complex Societies*. Cambridge: Cambridge University Press.

## Résumé/Abstract

Les civilisations disparaissent-elles, où est-ce qu'elles se transforment? Dans cet article, j'aborde cette question à travers un retour critique sur l'ouvrage de Jared Diamond, *Effondrement: comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* (2006[2004]), dans lequel il examine l'enjeu de l'effondrement des civilisations, ses causes, ses circonstances et ses déterminants. À partir de cet ouvrage, je propose une réflexion sur le catastrophisme qui sous-tend les discours écologistes. D'une part, ce catastrophisme tend à négliger la dimension identitaire des phénomènes d'effondrement. D'autre part, il occulte l'enjeu économique qui se profile derrière les discours sur la protection de l'environnement. Je développe mon argument sur deux plans : sur le plan identitaire, je soutiens que toute transformation à l'échelle de la civilisation n'aboutit pas nécessairement à une disparition totale de la société concernée, mais implique plutôt une perte sur le plan de l'identité sociale et culturelle; sur le plan économique, je soutiens que les teneurs du discours écologiste gagneraient à revoir la conception capitaliste du travail et à distinguer les notions de « développement » et de « croissance » économique afin d'offrir une alternative réaliste à l'ordre actuel des choses.

Mots clés : Effondrement, identité, changement social et culturel, développement économique

Do civilizations disappear, or do they transform? In this article, I approach this question through a critical return to the work of Jared Diamond, *Collapse: How Societies Choose to Fail or Succeed* (2004), in which he examines the issues surrounding the collapse of civilizations, their causes, circumstances and determinants. Starting from this work, I reflect on the catastrophism that underlies ecological discourse. On the one hand, catastrophism tends to neglect the dimension of identity within the phenomena of collapse. In addition, it occults the economic factors which are at work behind the discourses on environmental protection. I develop my argument on two levels: On the identity level, I maintain that any transformation on the civilizational level does not necessarily lead to total disappearance, but rather implies a loss in the field of social and cultural identity. From the economic point of view, I claim that the contents of ecological discourse would profit from a re-examination of the capitalist notion of work and by distinguishing the concepts of "development" and economic "growth" in order to offer a more realistic alternative to the current order of the things.

Keywords: Collapse, identity, social and cultural change, economic development

Livia Vitenti  
 Doctorante  
 Département d'anthropologie  
 Université de Montréal  
 lvitenti@yahoo.com.br